

# Oscar Wilde et Alfred Douglas

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 4

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567990>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Oscar Wilde et Alfred Douglas

Nous lisons dans la Nouvelle Gazette de Zurich du 21 Mars 1945:

Alfred Douglas †. A l'âge de 74 ans est mort l'écrivain Lord Alfred Douglas. Son amitié avec Oscar Wilde l'a conduit au procès contre ce dernier. Le défunt était le fils aîné du 8e marquis de Queensberry. Il avait été accusé à plusieurs reprises. Déjà en 1923 il avait été condamné à 6 mois de prison pour son pamphlet contre Churchill. Douglas fut l'auteur de pièces légères, mais il écrivit aussi des choses sérieuses. Il est considéré comme le plus grand maître du sonnet anglais de l'époque contemporaine. Le défunt était très lié avec Bernard Shaw.

Ce petit entrefilet nous fait revivre tout le drame qui, à la fin du dernier siècle avait éclaté dans la société anglaise. Nous autres qui vivons sur le continent, ne pouvons pas mesurer la portée de ce scandale qui, n'oublions pas, avait des ramifications dans la plus haute aristocratie anglaise connue pour „ses principes“ et pour ses conceptions austères. Il a étalé au grand jour l'amour et la haine de deux êtres si différents de par leur condition sociale d'abord, de par leur intelligence et leur conception de la vie ensuite. Nous y voyons un Wilde extravagant, plein de lui-même, au sommet de son succès littéraire, se moquant de tous et de tout, intentant procès au marquis de Queensberry. Douglas, son „méphisto“, par haine pour son père, le pousse à ce procès, puis abandonne l'ami dans la détresse. Deux ans de travaux forcés auxquels Wilde a été condamné, ont mûri le poète. Il est devenu un autre homme. „De Profundis“ écrit dans la prison, sont des pages pleines d'humanité. Peu de temps après son retour à la vie, il fit à André Gide cette confession en suite de laquelle on était en droit d'attendre un nouveau Wilde autrement grand que l'autre:

— Savez-vous, dear, que c'est la pitié qui m'a empêché de me tuer? Oh! pendant les six premiers mois, j'ai été terriblement malheureux; si malheureux que je voulais me tuer; mais ce qui me retint de le faire fut de regarder les autres, de voir qu'ils étaient aussi malheureux que moi, et d'avoir pitié... Est-ce que vous avez bien compris combien la pitié est une chose admirable?

Pour moi je remercie Dieu chaque soir, — oui, à genoux, je remercie Dieu de me l'avoir fait connaître. Car je suis entré dans la prison avec un coeur de pierre et ne songeant qu'à mon plaisir, mais maintenant mon coeur s'est complètement brisé; la pitié est entrée dans mon coeur; j'ai compris maintenant que la pitié est la plus grande, la plus belle chose qu'il y ait au monde... Et voilà pourquoi je ne peux pas en vouloir à ceux qui m'ont condamné ni à personne, parce que, sans eux, je n'aurais pas connu tout cela...

Ci-après nous vous donnons quelques extraits du livre de Mme. Lucie Delarue-Mardrus

## Les amours d'Oscar Wilde

et qui, mieux que quiconque, a su donner une image exacte du poète et de sa fatale liaison.

*Ric.*

Alfred Douglas, bouton de rose, apparaît un jour chez l'homme que voilà. Un ami vient de l'amener pour le thé.

Le jeune lord a vingt et un ans. Son père est le marquis de Queensbery, sa famille est des plus hautes de l'Angleterre.

Etudiant d'Oxford, il aime les lettres, bien que ne pratiquant guère, en fait d'études, que les sports.

Son physique, son âge, sa naissance sont faits pour inspirer à Wilde, littéralement, le coup de foudre.

Wilde a toujours dit que la nature imitait l'art, et voici que la réalité lui donne raison. L'adolescent qui vient de lui être présenté, c'est Dorian Gray lui-même, figure inventée par lui, et qui semble tomber, de chair et d'os, d'entre les pages de son roman. Il pourrait répéter cette phrase du premier chapitre: „J'avais cette étrange sensation que le destin venait à moi, porteur de joies exquisés et d'exquisés douleurs“.

Fier de la conquête qu'il avait faite, on ne le voyait plus dans Londres que suivi du petit lord de conte bleu qui buvait ses paroles avec extase.

Pour nous mettre au courant de cette période heureuse, — la plus heureuse de la vie de Wilde, — où pourrions-nous trouver de plus exacts renseignements que ceux apportés par les deux amis eux-mêmes?

La destinée a voulu que chacun d'eux prît un soin jaloux de nous donner là-dessus les plus menus détails.

Deux livres racontent méticuleusement cette belle existence sur laquelle tant de regards furent dardés, cherchant à en percer les mystères voluptueux: *De Profundis* par Oscar Wilde; *Oscar Wilde and Myself* par lord Alfred Douglas.

Cherchons-y les raisons et les circonstances de leur joie, si audacieusement donnée en spectacle à leurs censeurs irrités. Apprenons de ces deux païens modernes comment on fait de sa vie une oeuvre d'art, comment on pratique jour par jour le culte de la Beauté!

Mon Dieu! Pourquoi faut-il que, de part et d'autre, les deux amis ne nous aient laissé sur leur rêve doré que de véritables comptes de cuisinière où les prix des repas et des bouteilles de champagne dansent comme des projectiles qu'ils se lanceraient à la tête, que de longues récriminations où ils se reprochent mutuellement d'avoir été le poison quotidien, le poids lourd dont on ne peut se délivrer, l'intrus, le fâcheux, le pique-assiette de l'autre, — et l'instrument de son malheur, en outre?

Des scènes continuelles, des indécotesses journalières, des grossièretés, des injures, des injustices, des ingrattitudes sans nom, voilà le bilan de leur joie, — du moins d'après leurs propres dires.

Après que Wilde fut sorti de prison lord Alfred Douglas, en villégiature à Naples, ne cessait de lui écrire pour l'inviter à venir le retrouver. La voix de l'ancienne sirène était bien tentante et bien dangereuse à écouter. Retomber dans les filets de celui qui l'avait perdu, c'était décevoir tous les beaux espoirs des cœurs amis, c'était renoncer à la reprise de la vie conjugale, c'était détruire à jamais l'oeuvre forte et neuve qui s'annonçait, tuer le germe de cette belle graine rapportée du fond du malheur — c'était abdiquer, refuser la rédemption.

Oscar Wilde n'hésita pas longtemps. Il prit le chemin de Naples — et de la fatalité.

„Le monde ferme ses barrières contre moi, et la porte d'amour est ouverte...“

„Certes je vivrai souvent malheureux, mais néanmoins je l'aime.“

La séparation définitive ne devait tarder. Wilde revint à Paris. Mal vêtu, toujours à moitié ivre, malade, sourd, il traînait dans le quartier latin où des étudiants, moyennant quelque consommation, s'amusaient à le faire sans fin discourir.

Une maladie vénérienne fut la cause de sa mort physique, après la longue mort morale commencée à son retour de Naples.

J'ai traduit, pour clore ce chapitre, le sonnet que lord Alfred Douglas écrivit à la mort de Wilde, alors qu'il ignorait encore De Profundis. Le voici:

*L'autre nuit j'ai rêvé de lui, revu sa face  
Rayonnante et sans rien des ombres du malheur.  
Sa voix, musique d'or, comme aux jours de bonheur  
Parlait, et je voyais se révéler la grâce  
Que cache au fond de soi la chose la plus basse,  
Et le vide obéir aux signes du charmeur,  
Et, robe, la beauté revêtir la laideur,  
Et le monde roulait, enchanté, dans l'espace.  
Puis se fut cette porte aux lourds verrous fermés,  
Et je portais le deuil de mots inexprimés,  
De mystères non dits, de chansons sans pareilles,  
Le deuil d'une voix tue au moment des merveilles,  
Oiseaux assassinés lorsqu'ils chantaient encor.  
... Alors, me réveillant, je sus qu'il était mort.*

L'épithète la plus juste qu'on ait composée pour Oscar Wilde est peut-être le mot d'Arthur Ransome qui résume la vie du grand Irlandais, pardonne à toutes ses erreurs, reconnaît toutes ses largesses, salue sa postérité:

Il a été le roi un moment et nous a donné sa royauté pour toujours. Nous ne saurions lui en demander plus.